

moins considérables dans le traitement. De là, la nécessité des méthodes diverses, l'obligation d'avoir à son service des agents nombreux et variés.

B. — Méthodes naturelle et perturbatrice.

La méthode *naturelle* a pour but de seconder la tendance vers une heureuse terminaison, en employant des procédés analogues à ceux que la nature met en œuvre. Ainsi, des vomissements spontanés, des hémorrhagies, des flux, jugent favorablement une maladie. L'art, en provoquant des évacuations de même genre, ne fait qu'imiter la nature.

Les premiers observateurs durent user de la méthode naturelle. C'était celle d'Hippocrate.

Cette méthode imitatrice est-elle toujours sûre? n'exige-t-elle pas, toute simple qu'elle est, une certaine sagacité? n'est-il pas facile de confondre avec des efforts salutaires, des symptômes et même des accidents? Une hémorrhagie peut être ou critique et salutaire, ou symptomatique et funeste. Il faut donc distinguer les cas, et l'art doit bien choisir ses exemples. La nature, d'ailleurs, s'égare parfois; il y aurait danger à la suivre dans ses écarts. Toutefois, même en la redressant, en la dirigeant, l'art est presque toujours obligé d'imiter ses procédés (1).

La méthode *perturbatrice* est celle qui, employant des moyens énergiques, suspend, accélère ou change la marche ordinaire de la maladie. Essayée dans les cas dont le diagnostic est douteux, elle devient comme une pierre de touche. Elle constitue alors une méthode *exploratrice* (2).

Les agents physiques très-douloureux, comme le feu et les caustiques; les moyens moraux, comme la peur; les drastiques, les vomitifs, l'hydrothérapie, les bains de mer, les longs et rapides voyages, les grands changements d'habitudes, rentrent dans la méthode perturbatrice.

Cette méthode aggrave souvent la maladie. On a pu l'em-

(1) Lagasque; *Introduction à la Thérap. nat.* (Revue méd., 1836, t. I, p. 59.)

(2) Renouard; *Bulletin de Thérap.*, t. XXIX, p. 244.

ployer avec succès, quand l'affection n'était pas encore bien établie (1), ou quand elle avait perdu de sa violence.

Les moyens perturbateurs sont locaux ou généraux (2). Les premiers ont pour but de faire avorter le mal, de l'arrêter dans sa marche. Tels sont les répercussifs, les réfrigérants, les caustiques, etc. Les seconds, en portant le trouble dans toute l'économie, rétablissent l'équilibre. Ils font de l'ordre à l'aide du désordre, moyen toujours hasardeux. Des métastases funestes, une aggravation croissante, une catastrophe immédiate, peuvent résulter d'une perturbation intempestive. En médecine, on ne doit pas jouer à quitte ou double.

C. — Méthodes rationnelle et empirique.

La méthode *rationnelle*, ou *dogmatique*, ou *générale*, s'établit sur un certain rapport, une corrélation existant entre l'état morbide et l'agent thérapeutique qu'on lui oppose. Ainsi, l'excitation nécessite les débilitants; la faiblesse, les fortifiants, etc. : *contraria contrariis curantur*. Le raisonnement fondé sur les faits, basé sur l'analogie, paraît être le guide de cette méthode. Mais, si elle crée des principes *à priori*; si, dans l'application, elle se laisse conduire par l'esprit de système; si elle perd de vue les résultats de l'observation, elle s'expose à de justes reproches et perd la confiance des praticiens consciencieux.

La méthode *empirique* ne tient compte que des faits, les reçoit tels qu'ils se présentent, se borne à en tirer les plus directes conséquences, à en faire les plus immédiates applications, sans interprétation ni commentaire. Sévèrement jugée par les uns (3), elle a été chaudement soutenue par les autres

C'est elle qui donne en général les résultats les plus sûrs,

(1) Delanglard; *Méthode perturbatrice*. (Thèse, 1826, n° 104, p. 15-19.)

(2) Orillard; thèse, 1844, n° 78, p. 7.

(3) Voici comment Stahl la définit, en la confondant avec la méthode perturbatrice : *Empirica vel tumultuaria est temeraria, fortuita, inscita, caeca, stolidi, vetularum, rusticorum, opilionum, carnificum, scarificatorum, tonsorum, etc.* (Collegium Casuale, p. 13)

les plus positifs; elle fournit les remèdes nommés *spécifiques*. Ce serait elle qui, si son domaine n'était pas très-restreint, pourrait se charger de résoudre le problème de Pitcairn : *une maladie étant donnée, en trouver le remède*. Ce problème est en effet résolu, à l'égard de certaines maladies, par des agents empiriques et spécifiques, tels que le soufre, le mercure, le quinquina.

L'empirisme, dans son application pratique, n'est donc pas à dédaigner. Mais s'il était l'unique guide du praticien, bientôt son insuffisance serait démontrée. Un remède, après avoir souvent triomphé, échoue. Des éventualités, des circonstances nouvelles, se présentent dans le champ de l'observation médicale, et mettent les spécifiques en défaut.

C'est alors que les principes généraux et les moyens rationnels qui en découlent, sont invoqués avec un incontestable avantage.

D'ailleurs, les moyens empiriques ou spécifiques, entre les mains du médecin intelligent, deviennent des moyens véritablement rationnels ⁽¹⁾. Ce n'est point aveuglement qu'il les emploie. Il sait discerner les cas où ils conviennent, le mode et l'opportunité de leur administration.

Si les méthodes empiriques exigent le concours de l'intelligence et du raisonnement, à leur tour les méthodes rationnelles et dogmatiques réclament la sanction de l'expérience. En fait de thérapie, le rationalisme et l'empirisme doivent se prêter un mutuel appui.

D. — Méthodes synthétique et analytique.

M. Renouard nomme méthode *synthétique* celle qui n'oppose à l'état morbide, considéré comme une entité simple, qu'un seul genre de traitement ⁽²⁾.

D'après cette manière de voir, tous les faits d'une maladie complexe viennent se résumer en une notion collective. On substitue à une réalité vivante une abstraction scientifique.

⁽¹⁾ Clancy et ochy; *positiones ex therapeutice*. (Dissert. pragenses, t. I, p. 113.)

⁽²⁾ *Bulletin de Thérap.*, t. XXIX, p. 242, — et *Union méd.*, 1849, n° 105.

C'est contre cette abstraction qu'on dirige le traitement. Ainsi, les mots irritation, atonie, ataxie, syphilis, représentent des idées qui renferment des faits nombreux. La maladie est ainsi réduite à une unité, une individualité qui n'indique qu'un seul ordre de moyens.

Des maux variés dans leurs formes, coexistant chez un individu, peuvent ne réclamer qu'un seul agent curatif. Le mercure, par exemple, guérit à la fois des ulcérations, des végétations, des engorgements, etc. Telle est habituellement la manière d'agir des spécifiques.

La *méthode analytique*, dont les caractères et l'importance furent si bien tracés par Barthez, est indispensable lorsque la maladie se compose d'éléments plus ou moins nombreux, de complications variées qui exigent des soins spéciaux.

Un seul ordre d'agents ne pourrait suffire à des exigences diverses. Il faut approprier à chaque fraction pathologique le traitement qui lui convient.

L'analyse qui sert de base à cette méthode, permettant à l'esprit d'accorder, selon les idées préconçues, une valeur supérieure à tel ou tel élément, il en résultera toujours une certaine propension vers l'arbitraire. Ainsi, dans une maladie complexe, celui-ci admettra la prédominance de l'élément phlegmasique; celui-là sera frappé de l'exagération de la susceptibilité nerveuse; tel autre ne verra que des symptômes de gastricité, etc. Chacun agira selon ses impressions, ou plutôt selon ses vues systématiques.

Malgré les inconvénients de cette méthode, il est indispensable de l'employer; mais il faut se prémunir contre ses abus. Il faut mesurer la valeur respective des éléments constatés, et les attaquer dans l'ordre de leur importance, soit simultanément, soit successivement.

Quelquefois, un moyen remplit plusieurs intentions; plus souvent il faut satisfaire à chacune par des moyens différents. Il n'est pas toujours aisé de les accorder, de les distribuer méthodiquement. La question de l'opportunité se retrouve encore ici avec toute son importance.

E. — Méthodes étiologique et symptomatique.

L'analyse conduit souvent à démêler parmi les éléments morbides, soit des causes encore agissantes, soit des symptômes graves et notables, dont la présence doit modifier la thérapie; de là deux autres méthodes dont il faut dire quelques mots.

La méthode étiologique se fonde sur la recherche des causes réelles et immédiates des maladies (1). M. Jules Guérin en a fait ressortir les avantages (2). Comme lui, on ne doit accorder de valeur en thérapeutique qu'aux causes expérimentales et démontrées, les autres devant être reléguées dans la région des hypothèses. Mais quelles sont ces causes si réelles, si évidentes, ayant des caractères assez bien déterminés et produisant des effets toujours distincts? On en signalera quelques-unes; la plupart demeureront dans l'ombre. S'il est possible, en effet, de remonter à certaines causes démontrées par des faits incontestables, pour le plus grand nombre des effets pathologiques l'étiologie demeure incertaine et vague. Une méthode, une médecine qui aurait la prétention d'être exclusivement étiologique, ne reposerait donc que sur des bases d'une inégale et douteuse solidité. Du reste, il est aisé d'entrevoir les rapports des méthodes étiologique et empirique.

La méthode ou médecine symptomatique ne trouve également son application que dans des circonstances déterminées. Lorsque dans le cours d'une maladie bien connue surgit un symptôme grave, essentiel ou accessoire, il mérite une attention et une médication spéciales. Lorsqu'une maladie ne présente aucun caractère précis, on est contraint de s'adresser aux principaux symptômes qu'elle manifeste, pour y porter partiellement remède. Enfin, lorsqu'elle n'a pu être vaincue ou qu'elle est par sa nature incurable, on est réduit à ne combattre que ses accidents ou ses symptômes les plus in-

(1) Andral; De l'étude des causes dans le traitement des maladies. (Journal hebdomadaire, 1829, t. V, p. 273.)

(2) Gazette médicale, 1847, p. 82.

commodes (1). C'est faire ce qu'on appelle la médecine du symptôme, triste et précaire ressource qui atteste l'impuissance de l'art.

§ III. — Indications thérapeutiques.

Le coup d'œil qui vient d'être jeté sur les principales méthodes préconisées, prouve que l'art a des manières diverses de se comporter en présence de l'état morbide. Mais quels motifs spéciaux a-t-il d'adopter telle méthode plutôt que telle autre? Quelles circonstances donnent l'idée des changements à introduire dans l'organisme pour ramener l'état normal?

Ces motifs d'agir, ces circonstances déterminantes, sont ce qu'on appelle en thérapie générale les *indicants*. Le jugement qui résulte de l'appréciation de ces motifs et qui conduit à l'adoption d'un mode ou d'un ordre donné de moyens, constitue l'*indication*. Les moyens à l'aide desquels celle-ci peut être remplie, se nomment les *indiqués*.

Les *indicants* sont les sources mêmes des *indications*, et les *indiqués* sont les agents par lesquels les médications s'accomplissent.

L'indication, dit Androea Planer (2), est le rapport de l'indiquant à l'indiqué. Galien l'avait définie : *agendi insinuatio* (3); c'est l'expression abrégée de ce qu'il faut faire, la détermination de l'effet à produire, la désignation sommaire des procédés et des moyens les plus propres à donner un résultat immédiat. C'est donc ce qu'il y a de plus important en thérapie. M. Rostan a eu raison de dire que toute la médecine est dans la science des indications (4), car celle-ci résume les données les plus essentielles de l'observation médicale.

N'est-ce pas pour décider ce qu'il faut faire, qu'on s'enquiert

(1) Royer-Collard; Quelques réflexions sur la Médecine symptomatique. (Bulletin de l'École et de la Société de Médecine, an XIII, n° VIII, t. I, p. 104.)

(2) *Judicatio symptomatum ventilata* (Præside Camerario). Tubing., 1686, p. 7.

(3) *Methodi medendi*, lib. II, cap. VII. — *Quid sit indicatio*, t. III, p. 13.

(4) *Méd. cliniq.*, t. III, p. 213.